

MICK TAYLOR

A 60 ans, la vie extrêmement riche de Mick Taylor tient de cette génération d'adolescents anglais à jamais marquée par le blues. En 1969, il remplace Brian Jones au sein des Rolling Stones, un boulot en or que beaucoup lui envient mais qui se termine dans une impasse. Trop de pression, trop de drogue aussi. Mick Taylor, 40 ans plus tard, est revenu à une existence plus calme, toujours marquée par les 12 mesures.

Interview

Né le 17 janvier 1949 à Welwyn Garden City, à Hertfordshire, une ville située à quelques kilomètres au nord de Londres, Mick est un des témoins privilégiés du bouillonnant *swinging London*, une époque qu'il n'hésite jamais à évoquer. Cet entretien se tient dans un hôtel du 10^e arrondissement de Paris, à quelques blocs du New Morning où il doit se produire le soir même. Il commande un verre de bordeaux juste avant l'interview mais y trempe à peine ses lèvres. Mick Taylor est en tournée en France, avec Joël Daydé, du 5 octobre à Rouen au 24 à Montauban, en passant par le Plan à Ris-Orangis, le 7.

- Juke Box Magazine : Qu'avez-vous fait aujourd'hui ?

- Mick Taylor : J'ai débuté la journée en donnant des interviews parlant de ma jeunesse, où et comment j'avais commencé à jouer. Combien la scène était alors différente, parce qu'elle était bien plus petite que maintenant, c'était presque un village. Dans les années 60, tout le monde se connaissait. A Londres, il y avait la scène blues et la vague en provenance de Liverpool qu'on appelait le merseybeat. C'était très réduit si on la compare à ce qu'est devenu le monde musical de nos jours.

- Quel est votre plus vieux souvenir de musique ?

- C'est écouter ma maman chanter quand elle préparait à manger dans la cuisine. Elle fredonnait en accompagnant la radio. J'ai plein de souvenirs d'enfance liés à mes parents écoutant de la musique, ils étaient très jeunes d'esprit. Ils sont tous les deux morts à présent. Mon père est décédé à l'âge de 60 ans, en 1984, ma maman en 1998, ce qui fait un grand écart entre les deux. Tous les deux aimaient beaucoup la musique, ce n'était pas juste ma maman qui chantait, mais toute la famille. Dans les années 50, le truc branché en Angleterre c'était la musique en provenance des Etats-Unis, je suis sûr qu'en France c'était la même chose.

- Pas tout à fait, on avait une particularité, la chanson française avec des gens comme Piaf, Brassens, Bécaud...

- On avait également des chanteurs anglais, mais là je parle de rock'n'roll : Cliff Richard, Tommy Steele, Marty Wilde, Johnny Kidd & The Pirates. Ils sont oubliés aujourd'hui mais à l'époque ils étaient très populaires. L'une des raisons de leur succès, c'est qu'ils faisaient des reprises d'Elvis Presley, Jerry Lee Lewis, Carl Perkins, la plupart de ces artistes blancs américains qui faisaient du rock. Le blues et la soul ne sont pas arrivés en Angleterre avant le début des années 60. Je me souviens avoir dansé sur « *In The Midnight Hour* » à l'âge de 15/16 ans, pas avant. A la même période où les Rolling Stones ont sorti « *Satisfaction* », en 1965. J'étais encore à l'école la première fois que j'ai entendu les Stones. Les Beatles étaient absolument partout. On ne pouvait pas y échapper

et je me suis mis au même moment à jouer de la guitare. J'écoutais pas mal de musique et j'essayais de reproduire ce que j'entendais. J'admirais le son de tous ces artistes. Il n'y a pas un instant dans mon enfance sans musique. Je n'étais pas quelqu'un qui entrais dans le cadre de l'école, j'aimais énormément les sports et la musique, et c'est tout. A 14 ans j'avais la sensation que j'allais faire carrière dans la musique, en vivre. Avec le recul c'est très étonnant. J'écoutais à longueur de journée Chuck Berry, Jerry Lee Lewis et Elvis, je voulais connaître ceux qui les avaient inspirés. C'est à ce moment-là que je me suis mis à écouter du blues et, en Angleterre, c'était alors quasi impossible à trouver. Il n'y avait en tout et pour tout que deux stations de radio qui en diffusaient. C'était vraiment difficile. Il y avait seulement deux magasins de disques à Londres avec ce genre de choses. L'un d'entre eux s'appelait Collect Music Shops, il était spécialisé dans le jazz et le folk mais il y avait un peu de blues. Le deuxième était The Bells, Jazz & Blues Records Shop, mais là aussi c'était plus dévolu au jazz qu'au blues. Tous les musiciens anglais qui ont fait des groupes les ont fréquentés. J'ai alors rejoint celui de John Mayall pour vivre à Londres car je voulais m'y installer. Avant, en 1964-65, j'avais monté un groupe avec des amis, mais économiquement, cela était impossible, trop dur. Je jouais avec les Juniors (Cf. deux titres sur la compilation « *Made In England* » : « *There's A Pretty Girl* » / « *Pocket Size* ») qui se sont transformés en Gods. En 1965, on ne pouvait pas vivre avec cinq livres par semaine à Londres.

MUSIQUE DES PARENTS

- La musique que vos parents écoutaient, était-ce du rock ? J'aurais cru que c'était réservé aux



Album « *Bare Wires* » avec John Mayall en 1968.

adolescents.

- C'est pour cela que j'ai annoncé qu'ils étaient jeunes d'esprit, parce qu'ils ont toujours aimé la musique. Quand ils étaient très jeunes, ils écoutaient Frank Sinatra, Albert Hibbler, Nat King Cole. Ce dernier avait une très jolie voix, on préférerait son chant d'ailleurs à sa manière de jouer du piano. Il y a cette version de Nat King Cole de « *Route 66* » complètement incroyable, un peu comme Pat Boone reprenant une chanson d'Elvis (Cf. l'album de Pat Boone « *Sings Guess Who ?* » en 1963). Mes parents écoutaient de la musique américaine, ils aimaient cela et, grâce à eux, j'appréciais le cinéma américain. Ma sensibilité est née de là, baigner dans cette culture américaine a développé ma sensibilité musicale. Je n'étais pas dans cette mouvance intellectuelle européenne, j'aurais peut-être dû mais je ne l'ai pas fait. Il y avait quelque chose dans le blues que j'appréciais, ce côté brut, primal, le pouvoir immédiat qui s'en dégageait, qu'on pouvait prendre immédiatement en pleine figure. C'était évident dans des clubs à Chicago, voir Buddy Guy, Muddy Waters, Junior Wells, Howlin' Wolf devant leur public était une impression unique. J'ai eu de la chance d'entrer jeune dans ce circuit, surtout lorsque j'ai rejoint les Rolling Stones juste après avoir quitté John Mayall. Il y avait énormément de clubs aux Etats-Unis. J'écoutais ces types jouer leur musique dans leur environnement naturel, ils étaient chez eux. C'est très difficile à imaginer à présent, mais au milieu des années 60 il y avait encore cet apartheid aux USA dont personne ne parlait à visage découvert, pourtant il était bien présent. Il y avait des radios pour les Noirs, d'autres pour les Blancs, et aucune passerelle entre les deux. A chaque station son programme. L'un des premiers artistes à être diffusé sur les deux a été Ray Charles, et cela n'a pas été aussi simple. C'est l'une des raisons pour laquelle il a enregistré le 33 tours « *Modern Sounds in Country & Western Music* » en 1962. A mes yeux, en tant qu'observateur et amateur, il a vraiment amené un changement. Ce n'est pas un seul événement ni une seule personne qui ont amené tous ces bouleversements, mais Ray a quand même initié ce mélange. Avec les Stones, on n'a fait qu'emprunter cette voie tracée lorsque je les ai rejoints en 1969. Ike & Tina Turner, BB King auraient pour les Rolling Stones. La plupart des tournées que j'ai faites avec les Stones étaient des hommages à ces artistes qui les avaient influencés. Ça nous paraissait normal, les tournées étaient si grandes, on ne gagnait pas beaucoup d'argent d'ailleurs, et on souriait quand on était payé ! C'étaient les disques qui nous nourrissaient, et ces concerts en assuraient la promotion. Aujourd'hui, c'est l'exact opposé ! Il y avait cette explosion noire et blanche, ce mélange incroyable. A présent, il y a de la world, du blues, du rap, de la techno, du rock et plein d'autres styles